Document generated on 10/11/2024 11:15 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

IGARTUA, José E., *Arvida au Saguenay : naissance d'une ville industrielle* (Montréal, McGill-Queen's University Press, coll. « Études d'histoire du Québec », 1996), 276 p.

Pierre Lanthier

Volume 50, Number 4, Spring 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/305607ar
DOI: https://doi.org/10.7202/305607ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lanthier, P. (1997). Review of [IGARTUA, José E., *Arvida au Saguenay : naissance d'une ville industrielle* (Montréal, McGill-Queen's University Press, coll. « Études d'histoire du Québec », 1996), 276 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *50*(4), 621–623. https://doi.org/10.7202/305607ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

IGARTUA, José E., *Arvida au Saguenay: naissance d'une ville industrielle* (Montréal, McGill-Queen's University Press, coll. «Études d'histoire du Québec», 1996), 276 p.

Ce livre est le fruit d'une recherche entreprise depuis le début des années 1980 dans le sillage de l'IREP. Il ne s'agit pas d'un ouvrage ordinaire, dans la mesure où il relève le défi de cerner un phénomène identitaire au moyen d'une approche quantitative. Après avoir décrit les origines et le développement physique d'Arvida, il expose, en effet, par la voie de méthodes statistiques utilisées en démographie, en géographie urbaine et en histoire sociale, l'intégration de cette ville, conçue par des intérêts étrangers, à la région où elle a vu le jour, le Saguenay. Le processus dura une quinzaine d'années, de la veille de la Crise jusqu'au milieu de la Seconde Guerre mondiale, pour culminer avec une importante grève en 1941, qui fait l'objet du dernier chapitre.

Arvida, dont le nom est tiré des deux premières lettres des prénoms et du patronyme de l'homme d'affaires ARthur VIning DAvis, vit le jour dans les années 1920. Comme bien d'autres villes industrielles du Québec et de l'Ontario, elle dut son existence à des capitaux américains désireux d'exploiter les ressources naturelles de la région dans la stabilité politique et l'harmonie sociale. Ses concepteurs firent en sorte qu'elle se démarque de ses voisines grâce à un plan directeur avant-gardiste et une forte mainmise, partagée avec les institutions religieuses, sur son administration et ses mœurs. L'alcool, notamment, y était interdit. Par ailleurs, la ville allait refléter la hiérarchie du travail à l'usine, avec un quartier pour les cadres (dit quartier «des Anglais») et un autre pour les ouvriers.

Le travail à l'aluminerie n'exigeait pas de formation longue, d'où son attrait, surtout en période de crise, pour des individus venus de tous les horizons. Toutefois, il était pénible et suscitait du mécontentement, sans compter qu'il offrait des revenus plus faibles qu'ailleurs et que le coût du logement à Arvida était élevé. Si bien que les travailleurs non saguenayens, majoritaires au départ, donnèrent plus de place aux Saguenayens, qui allaient d'ailleurs finir par former 55% des effectifs en 1935-1939. Au fil des années apparut même un «noyau fondateur» stable et plus homogène que la moyenne, dont la moitié provenait du Saguenay, et était composé en majorité d'hommes mariés ou veufs.

Compte tenu du droit de regard exercé par la compagnie sur la vie municipale et sur la composition de la population, près du tiers des travailleurs préférèrent vivre à Chicoutimi et surtout à Jonquière. Il s'ensuivit

que les cadres prirent proportionnellement plus de poids dans la ville qu'à l'usine, avec un quartier bien à eux. Il en découla également une plus grande hétérogénéité de la population. Au début des années 1930, le quartier des «Anglais» comptait une dizaine de nationalités et celui des ouvriers, une vingtaine. En outre, à l'instar des villes de ressources du nord de l'Ontario, Arvida accueillit beaucoup de célibataires et le nombre des hommes y dépassait nettement celui des femmes. Bref, la ville se démarquait de manière significative du Saguenay. Or, pendant la décennie qui allait suivre, ces caractéristiques s'atténuèrent, sans pour autant disparaître. Le nombre de nationalités, surtout dans le quartier ouvrier, diminua grâce à une relève de plus en plus saguenayenne. La présence accrue d'hommes mariés introduisit dans la ville un profil démographique plus régional avec, par exemple, des familles nombreuses. Notons toutefois l'adoption, par une appréciable minorité, surtout parmi les plus jeunes, d'un comportement familial plus moderne, plus ouvert aux méthodes contraceptives.

Le poids grandissant de la région finit par jouer également sur les relations de travail, mais en marge de la voie institutionnelle. Le premier syndicat, en effet, n'apparut qu'en 1937 chez Alcan-Arvida. Bien des causes expliquent ce retard, dont les tensions générées les premières années par la trop grande diversité ethnique. Et il est intéressant de voir que les fondateurs du syndicat provenaient majoritairement de l'extérieur de la région. Les relations entre ce syndicat et la compagnie ne furent pas toujours harmonieuses. Mais la grève qui éclata en 1941, et qui fit couler beaucoup d'encre, prit de court et la compagnie et le syndicat. Celui-ci finit par agir comme médiateur entre les travailleurs et les autorités. Or, c'est cette grève qui lia définitivement Arvida à la région, totalement solidaire des grévistes. Elle était donc l'aboutissement d'une quinzaine d'années de changements dans la composition des travailleurs et des citadins.

Le travail de José Igartua aura réussi à bien exposer ce processus. Il n'y a pas eu d'acculturation ni même de contrôle social efficace à Arvida. D'ailleurs, l'encadrement religieux eut un impact limité. Nous sommes plutôt en présence du «happening» ou de l'auto-institution, tel que décrit par E. P. Thompson dans ses travaux sur la formation de la classe ouvrière anglaise (et que l'auteur évoque en introduction). La grande originalité d'Igartua, par rapport à l'approche thompsonienne, est d'avoir fait reposer l'essentiel de sa démonstration sur des aspects sociodémographiques plutôt que sociopolitiques. Au total, l'hypothèse soutenue dans ce livre est convaincante. On regrettera seulement que le reste du Saguenay y soit aussi peu présent. On palliera toutefois cette lacune avec les travaux de Marc Saint-Hilaire (*Peuplement et dynamique migratoire au Saguenay, 1840-1960*, Québec, 1996), qui esquissent, entre autres choses, les modalités d'implantation de la population saguenayenne en milieu urbain.

Par ailleurs, l'ouvrage met bien en évidence la similitude d'Arvida avec les municipalités de l'Abitibi et du nord de l'Ontario. Elle appartient, en effet, à ces villes planifiées par des compagnies qui, comme Noranda et Kapuskasing, logeaient les cadres et les éléments les plus fiables de la popu-

lation ouvrière. Arvida aurait dû être plus grande qu'elle ne le fut. Mais la Crise freina son expansion et ce furent les villes voisines qui absorbèrent le surplus des travailleurs (tout comme le firent, avec plus d'ampleur, Rouyn et Sudbury). Il aurait été intéressant de prolonger l'étude du côté de Jonquière et de comparer les évolutions respectives. En tout cas, Arvida fait bonne figure dans la deuxième génération de villes industrielles planifiées au Canada. Plus sévèrement contrôlée par la compagnie qu'une ville de première génération comme Shawinigan, elle suscita davantage la résistance des populations locales qui, quand elles ne s'installaient pas dans les villes voisines, manifestaient assez rapidement leur mécontentement par une action collective spontanée.

Il reste toutefois une question à débattre. C'est l'idée, émise en introduction et réaffirmée en conclusion, que les premières années d'Arvida illustrent bien la thèse de la co-intégration telle qu'élaborée par Gérard Bouchard et son équipe. Selon cette thèse, le capitalisme et les modes de vie précapitalistes, loin de s'exclure, cohabitent fort bien ensemble et même s'appuient mutuellement pour se reproduire. Le cas d'Arvida montre certes une convergence des pratiques, mais avec tendance à la modernisation des modes de vie régionaux. Si Arvida s'est intégrée au Saguenay, c'est qu'en retour la région, surtout en milieu urbain, entamait son passage à la modernité.

En somme, le livre de José Igartua est fascinant à parcourir, car il expose, avec une minutie rarement égalée, les modalités d'urbanisation d'une région de ressources.

Centre interuniversitaire d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

PIERRE LANTHIER